

Méditerranée n° 32

*La guerre dans
Le voyage du jeune Anacharsis
de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy*

LES AVENTURES IMAGINAIRES DU JEUNE ANACHARSIS à travers la Grèce du IV^{ème} siècle avant notre ère constituent un des romans les plus lus de la fin du XVIII^{ème} siècle. Leur auteur, l'abbé Jean-Jacques Barthélemy, fait partie de ces antiquaires que les récentes découvertes de Pompéi et d'Herculanum passionnent. Garde au Cabinet des Médailles, cet helléniste distingué peut tout à loisir se consacrer à l'objet de sa passion et laisser libre cours à son érudition. Le but de l'ouvrage est hautement didactique : il s'agit de montrer aux lecteurs du temps toutes les splendeurs de la Grèce ancienne. Tout comme dans bon nombre de livres de la même époque, le propos de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy n'est pas « scientifique »¹ au sens

¹ On notera cependant que l'ouvrage est publié avec un appareil critique, comme on dit aujourd'hui, remarquablement fourni. Le tome 9 de l'édition de 1790 (et, sauf indication contraire, l'édition citée ici sera celle de 1790) comporte douze tables : la première « contenant les principales époques de l'histoire grecque, depuis la fondation du royaume d'Argos, jusqu'au règne d'Alexandre », la deuxième « contenant les noms de ceux qui se sont distingués dans les lettres et dans les arts, depuis les tems voisins de la prise de Troye, jusqu'au règne d'Alexandre », la troisième contenant « les mêmes noms par ordre alphabétique », la quatrième le « rapport des mesures romaines avec les nôtres », la cinquième le « rapport du pied romain avec le pied de roi », la sixième le « rapport des pas romains avec nos toises », la septième le « rapport des milles romains avec nos toises », la huitième le « rapport du pied grec avec notre pied de roi », la neuvième le « rapport des stades avec nos toises, ainsi qu'avec les milles romains », la dixième le « rapport des stades avec nos lieues de 2500 toises », la onzième l'évaluation des monnaies d'Athènes », la douzième le « rapport des poids grecs avec

que le XIX^{ème} siècle donnera à ce mot. On écrit alors pour éduquer et forger une conscience, en s'appuyant sur des récits littéraires ou philosophiques, voire moraux ; au siècle suivant on prétendra donner la vérité rationnelle, tout en continuant d'ailleurs à mettre en avant les valeurs du moment.

L'abbé Barthélemy est cependant tout à fait conscient de la déformation que l'on fait subir à l'histoire : « Les poètes, maîtres de nos coeurs, esclaves de leur imagination, remettent sur la scène les principaux personnages de l'antiquité ; et sur quelques traits échappés aux outrages du tems, établissent des caractères qu'ils varient ou contrastent, suivant leurs besoins ; et les chargeant quelquefois de couleurs effrayantes, ils transforment les faiblesses en crimes ; et les crimes en forfaits »². Agit-il donc lui-même en poète ? Il ne le dit nulle part et rien ne prouve qu'il le pense. Toutefois, comme beaucoup d'amoureux d'histoire, il se laisse volontiers aller à regretter un passé qu'il n'idéalise certes pas entièrement³, mais qui prend tout son sens quand on le compare au présent : « ... comment se garantir aujourd'hui de ces cruautés réfléchies, de ces haines froides et assez patientes pour attendre le moment de la vengeance ? Le siècle véritablement barbare n'est pas celui où il y a le plus d'impétuosité dans les désirs, mais celui où l'on trouve le plus de fausseté dans les sentimens »⁴.

En fait, comme tous ceux qui se servent de l'antiquité au XVIII^e siècle, l'abbé Barthélemy trouve dans cette période de l'histoire des exemples suffisamment éloquents pour comprendre et expliquer les temps présents ; l'utilisation, une fois encore, est idéologique. Pour s'en convaincre il suffit de lire les dernières lignes du roman : « Accueilli d'une nation établie sur les bords du Borysthène⁵, je cultive un petit bien qui avait appartenu au jeune Anacharsis, un de mes aïeux. J'y goûte le calme de la solitude, j'ajouterais toutes les douceurs de l'amitié, si le cœur pouvait réparer ses pertes. Dans ma jeunesse, je cherchai le bonheur chez les nations éclairées ; dans un âge plus avancé, j'ai trouvé le repos chez un peuple qui ne connaît que les biens de la nature »⁶.

les nôtres ». A ces douze tables, il convient d'ajouter : un index des auteurs et des éditions cités dans l'ouvrage et une table générale des matières.

² *Le voyage du jeune Anacharsis*, T. I, p. 58.

³ « Ce n'était pas la barbarie qui régnait le plus dans ces siècles reculés ; mais plutôt une certaine violence de caractère qui, souvent à force d'agir à découvert, se trahissait elle-même », *op. loc. cit.*

⁴ *Op. cit.*, T. I, pp. 58-59.

⁵ Nom donné au Dniepr dans l'antiquité.

⁶ *Op. cit.*, T. VIII, p. 372.

Le thème de la guerre est, pour notre auteur, une référence particulièrement intéressante. Les conflits de la Grèce ancienne étant bien connus, l'abbé peut les exploiter tout à loisir. De fait, des narrations de guerres se retrouvent de ci de là tout au long de l'ouvrage. A aucun moment le chrétien qu'il est ne condamne la violence ancienne⁷. En revanche, si l'on analyse la manière dont il relate les faits, et surtout la façon qu'il a d'utiliser les auteurs anciens sur lesquels il s'appuie, on arrive à la conclusion habituelle selon laquelle la bataille permet de faire apparaître le héros. Ceci est classique dans les pensées occidentales⁸. Mais en même temps que pointe l'homme nouveau, tout un monde entre en mutation.

Le thème de la guerre dans le *Voyage du jeune Anacharsis* constitue donc un de ces contre-chants que tisse le XVIII^e siècle : il convient de régénérer l'homme et la société. A ce titre-là, l'ouvrage sur lequel nous nous proposons de nous pencher apparaît bien caractéristique de son temps. Tout d'abord, c'est un gros livre comme on les affectionne alors, parfaitement bien documenté⁹, qui a nécessité une longue gestation : commencé en 1755, l'ouvrage ne sort qu'en 1789. Il connaît aussitôt un succès considérable, qui permet à son auteur d'entrer à l'Académie française¹⁰. Il est bien sûr difficile,

⁷ Au sujet de la guerre de Troie, il fait bien quelques réserves, mais elles ne dépassent pas le niveau du discours convenu. Ainsi écrit-il, T. I, p. 46 : « Les Grecs assouvirent leur fureur ; mais ce plaisir cruel fut le terme de leur prospérité, et le commencement de leurs désastres. » Et un peu plus loin, au sujet du retour catastrophique de la plupart des héros de la guerre de Troie : « Ces horreurs multipliées alors dans presque tous les cantons de la Grèce... devraient instruire les rois et les peuples, et leur faire redouter jusqu'à la victoire même. » (T. I, p. 47).

⁸ Il faut attendre des temps très récents pour avoir une condamnation sans appel de la guerre (exception faite, bien entendu, des premiers temps de la pensée chrétienne) : pour la quasi totalité des auteurs de formation chrétienne, la guerre est un mal dont il faut se défier. Mais, outre le fait qu'il existe des guerres justes, parce que leur but est à l'évidence conforme aux volontés de Dieu, les affrontements permettent de mettre en avant des hommes charismatiques : les héros. Cf. *infra*, pp. 131-132.

⁹ L'abbé Barthélemy renvoie de lui-même aux passages des auteurs anciens qu'il utilise, tout comme nous le faisons toujours dans nos publications universitaires, par un système de notes *infra* paginales très complètes.

¹⁰ Le 25 août 1789, le chevalier de Boufflers accueille l'abbé Barthélemy en faisant l'éloge de « celui qui, d'un vaste monceau de ruines, a su tirer les éléments de l'écriture et du langage d'un Peuple depuis long-tems oublié, celui pour qui l'histoire n'a rien d'obscur, même dans ses lacunes, qui semble évoquer les hommes de tous les pays et de tous les siècles, les interroger dans leurs langues, et les entendre à demi-mot... C'est vous, Monsieur, qui opérez tous ces prodiges ; vous parlez ; aussitôt la nuit de vingt siècles fait place à une lumière soudaine, et laisse éclore à nos yeux le magnifique spectacle de la Grèce entière au plus haut degré de son antique splendeur. Argos, Corinthe, Sparte, Athènes et mille autres villes, disparues, sont repeuplées. Vous nous montrez, vous nous ouvrez les temples, les théâtres, les gymnases, les académies, les édifices publics, les maisons particulières, les réduits les plus intérieurs. Admis sous vos

aujourd'hui, de dire si le succès est dû au fait que ce *Voyage...* correspondait au goût de l'époque, ou bien si c'est lui qui a influencé le goût de l'époque. Sans doute les deux phénomènes se sont-ils amplifiés l'un l'autre. On se souviendra que les récits de voyages sont en vogue au XVIII^e siècle¹¹, de même que l'antiquité¹². L'ouvrage de l'abbé Barthélemy reçoit en tout cas un accueil plus que chaleureux. Ce n'est pas un roman de grand style, mais dans la mesure où il dévoile beaucoup plus la mentalité de l'auteur qu'il ne recrée la réalité qu'il prétend décrire, il demeure une source intéressante pour comprendre la pensée politique d'un esprit des Lumières.

Le caractère limité de ce travail interdit de faire une analyse complète des citations que l'abbé emprunte aux auteurs de l'antiquité¹³. Nous nous limiterons ici à comparer ce qu'écrivait Plutarque¹⁴ et la manière dont Jean-Jacques Barthélemy a rendu compte de sa source. Nous avons privilégié Plutarque, parce qu'il a légué à la pensée occidentale une façon d'approcher les personnages historiques, ultérieurement reprise par beaucoup d'autres, dont Suétone, et bien sûr développée avec les penseurs chrétiens : l'*exemplum*.

Résumons-nous : nous allons étudier la manière dont l'abbé Jean-Jacques Barthélemy, fidèle à la tradition occidentale chrétienne, rend compte de la guerre dans son roman historique *Le voyage du jeune Anacharsis*, à partir des citations qu'il fait de Plutarque dans un premier temps. Ceci devant nous permettre de nous interroger sur la portée politique de la guerre dans le récit.

auspices, dans leurs assemblées, dans leurs camps, à leurs écoles, à leurs cercles, à leurs repas, nous voilà mêlés dans tous les jeux, spectateurs de toutes les cérémonies, témoins de toutes les délibérations, associés à tous les intérêts, initiés à tous les mystères, confidens de toutes les pensées ; et jamais les Grecs n'ont aussi bien connu la Grèce, jamais ils ne se sont aussi bien connus entre eux, que votre Anacharsis nous les a fait connaître. » *Le Moniteur* 1789, n° 116, pp. 469-470.

¹¹ Parmi les plus importants, on retiendra : M.G.F.A. de Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, de Lalande, *Voyage en Italie*, C.F. de Volney, *Voyage en Egypte et en Syrie*, ou G. Wheler, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce etc.*

¹² La revue *Dix-huitième siècle* a consacré son n° 27 (PUF, 1995, 687 p.) à l'étude de l'antiquité au XVIII^e siècle.

¹³ La liste de ses sources antiques est impressionnante ; on peut dire que l'abbé Barthélemy a consulté tous les grands classiques grecs et latins. V. sa table des auteurs cités (incluant les modernes comme les anciens), pp. 114 à 150 du tome 9.

¹⁴ L'édition de Plutarque sur laquelle a travaillé l'abbé Barthélemy est une édition bilingue (grec et latin) publiée à Paris en 1624. Nous utiliserons ici la traduction d'Amyot, publiée dans la Pléiade en 1977.

Tout comme les autres auteurs de l'antiquité ou de la période moderne, Plutarque est cité tout au long de son ouvrage par l'abbé Barthélemy. Il lui emprunte, de la même manière qu'il le fait envers les autres auteurs, des morceaux choisis qui vont lui permettre d'écrire un épisode pseudo-romanesque ; en vérité notre auteur procède par fiches, beaucoup trop lourdes pour que son récit soit un véritable roman. Plutarque (ou tel autre écrivain ancien) lui permet de réécrire l'épisode considéré, à la lumière de sa propre morale et de sa sensibilité, dissimulée derrière celle d'Anacharsis. En somme, l'abbé Barthélemy utilise un matériau brut, qui lui est fourni par les sources, pour raconter, selon les critères qui sont les siens, la vie dans la Grèce ancienne.

Son récit n'est donc, à proprement parler, ni romanesque, ni « scientifiquement » objectif. Il commence par présenter sa vision des hommes : d'un côté sont les bons, de l'autre les méchants, et les bons doivent l'emporter sur les méchants ; ensuite, à partir des types ainsi campés, il peut insidieusement critiquer la société de son temps, comme on l'apprécie tellement à l'époque.

Le type même du « bon », c'est-à-dire du héros, se trouve dans le portrait qu'il dresse de Dion lors de la conquête de Syracuse. Les faits sont connus : banni en 366 par Denys le Jeune (fils de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse) dont il avait été le tuteur, Dion se réfugie en Grèce, mais reste le chef de l'opposition à Denys ; en 357, à la tête des opposants au tyran, il conquiert la ville. Jugé trop sévère, il sera assassiné trois ans plus tard par l'athénien Calippe.

L'abbé Barthélemy fait de l'arrivée de Dion à Syracuse un véritable *peplum* : « Pendant que les Syracusains prodiguaient à leur général les mêmes acclamations, les mêmes titres de sauveur et de dieu dont ils l'avaient accueilli dans son premier triomphe ; ses troupes divisées en colonnes, et entraînées par son exemple, s'avançaient en ordre à travers les cendres brûlantes, les poutres enflammées, le sang et les cadavres dont les places et les rues étaient couvertes ; à travers l'affreuse obscurité d'une fumée épaisse, et la lueur encore plus affreuse des feux dévorans ; parmi les ruines des maisons qui s'écroulaient avec un fracas horrible à leurs côtés ou sur leurs têtes. Parvenues au dernier retranchement, elles le franchissent avec le même

courage, malgré la résistance opiniâtre et féroce des soldats de Nypsius, qui furent taillés en pièces, ou contraints de se renfermer dans la citadelle »¹⁵.

La description ne trahit pas sa source. En effet, Plutarque écrit : « Car ils le [Dion] voyaient s'aller jeter au péril le premier à travers le feu, marchant dans le sang et par dessus les corps morts qui gisaient emmi les rues et places de la ville... de quelque côté qu'ils se tournassent, ils voyaient tout à l'environ d'eux la flamme qui brûlait les maisons d'alentour, et fallait qu'ils marchassent par-dessus les ruines ardentes, et qu'ils courussent en grand danger entre les grands pans de parois et de murailles qui tombaient, et en passant à travers la fumée épaisse mêlée de force poussier, qu'ils tâchassent à entretenir et ne rompre point l'ordonnance de leurs rangs... mais comme les Syracusains à force de crier et d'inciter encouragèrent tellement ceux de leur parti, que finalement Nypsius et ses gens furent contraints d'abandonner la place. La plus grande partie se sauva de vitesse dans le château, duquel ils étaient bien près ; les autres n'y purent entrer assez à temps, s'enfuirent çà et là, que les soudards grecs occirent en courant après »¹⁶.

La guerre suscite le héros. Tel est le point de départ de notre auteur, et voilà qui n'est guère original. S'il est victorieux, c'est parce qu'il combat au nom d'une vertu incontestable : ici, il détruit le mal, c'est-à-dire la tyrannie. Tout au plus peut-on retenir que détruire la tyrannie est un comportement vertueux.

A côté des bons, l'abbé Barthélemy dépeint des méchants. Ainsi en va-t-il de Charès¹⁷, dont notre auteur dresse le portrait au moment de la « guerre sociale » (c'est-à-dire lors de l'abandon par Chio, Rhodes, Cos et Byzance de la deuxième ligue maritime attique en 357). Charès est fat et âpre au gain : « Charès, fier des petits succès et des légères blessures qu'il devait au hasard, d'ailleurs sans talents, sans pudeur, d'une vanité insupportable, étalait un luxe révoltant pendant la paix et pendant la guerre ; obtenait à chaque campagne le mépris des ennemis et la haine des alliés ; fomentait les divisions des nations amies, et ravissait les trésors, dont il était avide et prodigue à l'excès ; poussait enfin l'audace jusqu'à détourner la solde des

¹⁵ *Le voyage...*, T. VI, pp. 136-137.

¹⁶ Vie de Dion - LVII ; Plutarque, *Les vies des hommes illustres*, T. II, p. 1031.

¹⁷ L'un des commandants à Chéronée, où Athènes et Thèbes ont été vaincues par Philippe de Macédoine en 338. Passe au service de Darius III Codoman, qui chasse les troupes de Philippe d'Asie Mineure et qui, après la mort de Philippe, soutient les cités grecques contre Alexandre.

troupes pour corrompre les orateurs, et donner des fêtes au peuple qui le préférerait aux autres généraux »¹⁸.

Chez Plutarque, Charès n'est que vaniteux. Il se fait reprendre à ce sujet : « Timothée, ainsi comme Charès montrait un jour publiquement aux Athéniens les cicatrices de plusieurs blessures qu'il avait reçues en sa personne, et son pavois aussi faussé et percé de plusieurs coups de pique : « ... lorsque je tenais la ville de Samos assiégée, j'eus grande honte de ce qu'un coup de trait, tiré des murailles de la ville, vint tomber tout auprès de moi, parce que je m'étais trop avancé en jeune homme, et hasardé plus témérairement qu'il ne convenait au chef d'une si grosse armée. » Car, quand il sert de beaucoup pour tout le demeurant, et qu'il est de grande importance que le chef de l'armée s'expose au péril, alors doit-il la tête baissée employer sa main et sa personne sans point s'épargner, et ne s'arrêter point aux paroles de ceux qui vont disant qu'un bon et sage capitaine doit mourir de vieillesse, ou pour le moins vieux ; mais là où il n'en peut advenir que peu d'avantage s'il lui succède bien, et au contraire perte universelle du total s'il lui échet mal, jamais homme sage ne requerra ni ne sera d'avis qu'il fasse acte de soudard privé qui porte avec soi péril de perdre un capitaine en chef »¹⁹.

Durant la Révolution française, où l'on a beaucoup utilisé les anciens, en grande partie grâce à la lecture du *Voyage...*, Charès n'est cependant cité qu'une fois²⁰, et seulement comme référence culturelle.

Comment l'abbé peut-il en faire un méchant ? C'était un des généraux lors de la défaite de Chéronée ; un général qui attache son nom à une défaite n'a jamais bonne presse. Après Chéronée, Charès passa au service de Darius III, certes ennemi de Philippe et d'Alexandre ; mais ce nouveau maître, pour n'être pas épouvantable, n'en était pas grec pour autant.

D'un côté des bons, de l'autre des méchants. Les bornes sont donc posées pour permettre à Anacharsis de se repérer dans le monde. Il reste à montrer comment le héros doit envisager le triomphe du bien sur le mal. Empruntons encore une fois la leçon que donne notre auteur à travers la narration de la prise de Syracuse. Dion veut galvaniser les troupes par son

¹⁸ *Le voyage...*, T. III, pp. 96-97.

¹⁹ Vie de Pélopidas - IV ; Plutarque, *op. cit.*, T. I, pp. 619-620.

²⁰ Jacques Bouineau, 1789-1799. *Les toges du pouvoir ou la Révolution de droit antique*, Toulouse, Editions Eché-Presses de l'Université de Toulouse-le-Mirail, 1986, p. 494.

exemple : « Il se jette seul à travers les vainqueurs, en terrasse un grand nombre, est blessé, porté à terre, et enlevé par des soldats syracusains, dont le courage ranimé prête aux siens de nouvelles forces. Il monte aussitôt à cheval, rassemble les fuyards, et, de sa main qu'une lance a percée, il leur montre le champ fatal qui, dans l'instant même, va décider de leur esclavage ou de leur liberté ; il vole tout de suite au camp des troupes du Péloponèse, et les amène au combat. Les barbares épuisés de fatigue ne font bientôt plus qu'une faible résistance, et vont cacher leur honte dans la citadelle »²¹. Le triomphe de Dion est double : d'une part il assure la liberté là où l'on menaçait de sombrer dans la servitude ; d'autre part il ravale les ennemis au rang de barbares. Il incarne donc à la fois le bon droit et les valeurs de la civilisation.

Plutarque écrivait bien quelque chose de comparable, mais il insistait davantage sur la débâcle des « barbares » que sur le triomphe des troupes de Dion : « [Dion], montant à cheval, s'en alla par toute la ville arrêtant et repaissant la fuite des Syracusains, puis alla querir les gens de guerre étrangers qu'il avait mis en garnison au quartier de la ville qui s'appelle Acradine, pour le garder, et les mena tous frais et bien délibérés contre les Barbares du château, déjà recrues et lassés, et davantage déjà tous découragés de plus avant tenter ce qu'ils avaient entrepris : car ils avaient fait cette saillie en espérant de surprendre et occuper toute la ville de prime saut, en la courant seulement ; mais quand ils rencontrèrent contre leur espérance et opinion ces hommes prompts à la main et bons combattants, ils commencèrent à reculer vers le château ; et au contraire, les soudards grecs les sentants tirer le pied arrière, les pressèrent davantage, de sorte qu'ils furent à la fin contraints de montrer le dos, et furent rembarrés jusques au dedans de leur muraille, après avoir tué soixante-quatorze hommes de ceux de Dion, et perdu grand nombre des leurs »²².

D'un côté des bons qui incarnent des vertus, de l'autre côté des méchants flanqués de vices, la nécessité de voir triompher le bien sur le mal : nous sommes donc en présence d'un mécanisme politique manichéen inégalitaire²³. La question que l'on doit se poser dès lors est la suivante : le

²¹ *Le voyage...*, T. VI, p. 126.

²² Vie de Dion - XLI ; Plutarque, *op. cit.*, T. II, p. 1017.

²³ Nous utilisons cette expression après notre maître, Jean-louis Martres ; v. sa préface au livre de Xu Zhen Zhou, *L'art de la politique chez les légistes chinois*, Paris, Economica, 1995, pp. 30-36.

récit politique auquel se livre l'abbé Barthélemy est-il statique, ou bien au contraire est-il de quelque utilité pour l'analyse du XVIII^e siècle durant lequel il voit le jour ?

L'abbé Barthélemy profite de la narration des faits de guerre dans *Le voyage du jeune Anacharsis* pour critiquer la société de son temps. Il ne s'agit certes pas d'un pamphlet politique ; la critique est donc discrète, mais elle n'est pas moins réelle. Un peu à l'image de ce que le père Porée avait pu faire dans son *Brutus*²⁴, ou de ce que beaucoup d'autres avaient tenté par la référence aux éphores spartiates comme garantie contre l'arbitraire des rois²⁵, l'abbé Barthélemy profite de sa narration pseudo-historique de la guerre pour critiquer la monarchie, opposer à la tyrannie un peuple pur et montrer comment la victoire du peuple doit permettre de changer le détenteur du pouvoir.

La critique de la monarchie se lit aisément dans l'épisode de Dion à Syracuse : « Apolocrate alla joindre son père Denys qui était alors en Italie. Après son départ, Dion entra dans la citadelle. Aristomaque²⁶, sa sœur, Hipparinus son fils, vinrent au devant de lui, et reçurent ses premières caresses. Arété les suivait, tremblante, éperdue, désirant et craignant de lever sur lui ses yeux couverts de larmes. Aristomaque, l'ayant prise par la main : « Comment vous exprimer, dit-elle à son frère, tout ce que nous avons souffert pendant votre absence ? Votre retour et vos victoires nous permettent enfin de respirer. Mais, hélas ! ma fille, contrainte aux dépens de son bonheur et du mien, de contracter un nouvel engagement, ma fille est malheureuse au milieu de la joie universelle. De quel oeil regardez-vous la fatale nécessité où la réduisit la cruauté du tyran ? Doit-elle vous saluer comme son oncle ou comme son époux ? » Dion ne pouvant retenir ses pleurs, embrassa tendrement son épouse, et lui ayant remis son fils, il la pria

²⁴ Voir Edith Flamarion, « Théâtre jésuite au XVIII^e, régicide et tyrannicide, ou le *L. J. Brutus* du Père Porée », *Méditerranées*, n°2, 1994, pp. 71-88.

²⁵ Voir Henri Morel, « La renaissance de Sparte », in *L'influence de l'Antiquité sur la pensée politique européenne (XVI^e-XX^e siècles)*, Aix-Marseille, Presses Universitaires, 1996, pp. 87-92.

²⁶ Fille de Denys l'Ancien, épouse de Dion pour les uns ; sœur de Dion, épouse de Denys pour les autres.

de partager l'humble demeure qu'il s'était choisie ; car il ne voulait pas habiter le palais des rois »²⁷.

La critique est double. D'une part, on se trouve en présence d'une assimilation entre monarchie et tyrannie. En effet, l'auteur évoque « la cruauté du tyran » qui s'est imposée à Arété, la contraignant à s'engager dans une union qu'elle ne souhaitait pas, tandis que, visant toujours Denys, il est question plus bas du « palais des rois ». On a donc une équivalence sémantique entre tyran et roi ; doit-on en conclure à une synonymie ? D'autre part, l'abbé Barthélemy souligne que Dion « ne voulait pas habiter le palais des rois ». Pourquoi, sinon parce que, dans le droit fil des idées en cours dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et plus précisément dans les années 1760 lorsque l'ouvrage a commencé à être rédigé²⁸, on a pris l'habitude d'opposer une vertueuse république, une austérité spartiate mythologique, à la richesse de la société monarchique française du XVIII^e siècle ? Peut-on en conclure que l'abbé sous-entend qu'à la monarchie fortunée répond de manière antithétique une « république » austère ? Ce serait aller trop loin dans l'analyse ; il ne faut voir dans cette présentation qu'une dénonciation d'un excès, sans proposition d'un contre modèle. En revanche, la condamnation de l'excès lié à la monarchie ne fait pas de doute, car si l'on se reporte à Plutarque, on constate que la fin du récit, dont, une fois encore, l'abbé Barthélemy s'est plus qu'inspiré, se présente de la manière suivante : « Ainsi qu'Aristomache disait ces paroles, les larmes vinrent aux yeux à Dion, et prenant sa femme par la main amiablement et doucement, lui bailla son fils, et lui commanda qu'elle s'en allât en la maison où il faisait pour lors sa demeure, ayant mis le château en sa puissance. »²⁹ Il n'y a donc rien, chez Plutarque, qui vienne critiquer « les rois ».

Dans la même veine, ou du moins de manière très proche, l'antithèse de la tyrannie s'incarne naturellement dans un peuple pur, sous la plume de l'abbé. A l'arrivée de Dion en Sicile, Denys est parti pour l'Italie, « cependant le bruit de son arrivée se répand avec rapidité dans toute la Sicile, le remplit de frayeur et d'espérance. Déjà ceux d'Agrigente, de Géla, de Camarine, se sont rangés sous ses ordres. Déjà ceux de Syracuse et des campagnes

²⁷ *Le voyage...*, T. VI, p. 139.

²⁸ Voir ce que dit Chantal Grell de ce mythe spartiate dans les années 1760 dans : « Le modèle républicain antique à l'âge des Lumières », *Méditerranées*, n°1, 1994, pp. 57-60.

²⁹ Vie de Dion - LXIV - Plutarque, *op. cit.*, T. II, p. 1036.

voisines accourent en foule. Les principaux habitants de la capitale, revêtus de robes blanches, le reçoivent aux portes de la ville. Il entre à la tête de ses troupes qui marchent en silence, suivi de 50 000 hommes qui font retentir les airs de leurs cris. Au son bruyant des trompettes, les cris s'apaisent, et le hérault qui les précède annonce que Syracuse est libre, et la tyrannie détruite. A ces mots, des larmes d'attendrissement coulent de tous les yeux, et l'on n'entend plus qu'un mélange confus de clameurs perçantes, et de vœux adressés au ciel. L'encens des sacrifices brûle dans les temples et dans les rues. Le peuple, égaré par l'excès de ses sentimens, se prosterne devant Dion, l'invoque comme une divinité bienfaisante, répand sur lui des fleurs à pleines mains ; et ne pouvant assouvir sa joie, il se jette avec fureur sur cette race odieuse d'espions et de délateurs dont la ville était infectée, les saisit, se baigne dans leur sang, et ces scènes d'horreur ajoutent à l'allégresse générale »³⁰. Certes la scène est violente, mais ce bain de sang est rédempteur : il se présente comme un baptême, une purification de laquelle naît une espèce nouvelle.

Chez Plutarque, la portée symbolique du récit est tout autre : « Quant à ceux qui étaient dans la ville, les plus notables personnages et les plus gens de bien les allèrent recevoir aux portes, vêtus de leurs belles robes ; mais le menu peuple s'alla ruer sur ceux qui tenaient le parti du tyran, et saccagea ceux que l'on appelait les Prosagogides, comme qui dirait les courratiers³¹, hommes méchants, haïs des dieux et du monde, qui ne faisaient autre métier que se promener parmi la ville, et se mêler parmi les citoyens, s'enquérant de ce que chacun allait disant, faisant ou pensant, pour puis l'aller rapporter au tyran ; ceux-là furent les premiers punis, car on les assomma à coups de bâton »³². La description est peu flatteuse pour le peuple : d'une part, en effet, Plutarque oppose « notables personnages » à « menu peuple » ; d'autre part, ce sont les notables qui accueillent le libérateur et la populace qui se laisse aller à ses instincts. Bien plus, point de résurrection mythologique dans le sang rédempteur, mais une vengeance à coups de bâton, évidemment beaucoup moins noble.

³⁰ *Le voyage*..., T. VI, p. 123.

³¹ « Une situation quasi officielle analogue, ou presque, à celle des indicateurs de police de notre temps », note 15 de la Vie de Dion, *op. cit.*, T. II, p. 1249.

³² Vie de Dion - Plutarque, *op. cit.*, t. II, p. 1014.

Ainsi, critique de la monarchie et pureté du peuple débouchent naturellement sur le mouvement qui doit naître dans le corps politique : permettre la substitution du détenteur du pouvoir. Dans *Le voyage...*, c'est une aristocratie martyre qui prend le pouvoir : Dion, en effet, n'accepte le gouvernement qu'avec un conseil composé de « vingt des principaux habitants de Syracuse, dont la plupart avoient été proscrits par Denys »³³. Chez Plutarque, la description est bien moins engagée : lorsque Dion exhorte ses citoyens, « eux épris de grande joie, et voulant gratifier à Dion, l'éluent lui et son frère capitaines généraux avec puissance et autorité souveraine, puis en élurent encore vingt autres du consentement de Dion même, et de son frère, et à leur requête, desquels la moitié était de ceux qui avoient été chassés par le tyran, et qui étaient retournés avec Dion »³⁴ ; ici, le conseil de gouvernement est composé certes de victimes de Denys, mais qui sont en même temps des alliés de la première heure de Dion ; si les chiffres ont un sens, Plutarque précise que cette catégorie représente « la moitié », alors que chez l'abbé le flou (« la plupart ») pouvait tout laisser supposer.

En définitive, si l'on se pose la question de savoir ce que signifie cette référence à l'antiquité, et à des épisodes guerriers de l'antiquité, dans l'esprit de l'abbé Barthélemy, deux réponses semblent possibles : on est en face d'une lecture chrétienne de l'histoire, où le sang des martyrs se montre rédempteur au moment de l'avènement d'une cause nouvelle ; ou bien, si l'on va plus loin, sur ce substrat de conscience chrétienne, une critique plus poussée est contenue en filigrane, celle qui rejoint toutes les charges portées par l'air du temps contre la monarchie absolue française. En tout cas, la référence à la guerre dynamise le discours politique du *Voyage...*, car elle se présente comme un élément qui sous-tend une démonstration implicite.

Dans la première partie, nous avons vu que l'utilisation faite de Plutarque par l'abbé Barthélemy lui permettait à la fois de définir un code de valeurs et de critiquer la politique de son temps. Il faut aller plus loin en mesurant quel rôle joue ce code de valeurs, puisqu'il s'agit effectivement d'une opposition aux valeurs établies par les gouvernements de la fin de la monarchie absolue. Cette opposition est-elle de nature idéologique ou de

³³ *Le voyage...*, T. VI, p. 124.

³⁴ Vie de Dion - Plutarque, *op. cit.*, T. II, p. 1015.

nature utopique ? Voilà la question que nous souhaiterions à présent résoudre.

On le sait, l'idéologie assume trois fonctions : elle exprime un certain nombre de besoins dans une société donnée, elle explique globalement le monde (par création d'une nouvelle cosmogonie) et elle permet la conquête du pouvoir, au nom, précisément, des valeurs nouvelles qu'elle a mises à jour. Le discours sur la guerre de l'abbé Barthélemy s'inscrit bien dans cette logique.

Partons de la manière dont notre auteur rend compte de la bataille de Mantinée : dans un premier temps, les Thébains attaquent Sparte, se rendent maîtres d'une partie de la ville, « Agésilas n'écoute plus que son désespoir. Quoique âgé de près de quatre-vingts ans, il se précipite au milieu des dangers ; et secondé par le brave Archimadus son fils, il repousse l'ennemi, et le force à se retirer.

« Isadras³⁵ donna, dans cette occasion, un exemple qui excite l'admiration et la sévérité des magistrats. Ce spartiate, à peine sorti de l'enfance, aussi beau que l'Amour, aussi vaillant qu'Achille, n'ayant pour armes que la pique et l'épée, s'élança à travers les bataillons des Lacédémoniens ; fond avec impétuosité sur les Thébains, et renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à sa fureur »³⁶. Certes, et l'abbé Barthélemy le dit avant de rendre compte de l'offensive, Sparte n'était alors défendue que par des vieillards et des enfants, mais ne peut-on voir dans ce portrait d'Isadras un contre-type des généraux français du XVIII^e siècle ? C'est sa jeunesse qui remporte la victoire. Elle vient après l'exploit d'Agésilas, âgé, lui, de quatre-vingts ans. Dans les deux épisodes, c'est la valeur personnelle, et non pas celle qui s'attache à un office, qui se révèle efficace. Si l'on en était resté là, on aurait pu déduire que l'abbé suggérait un modèle de remplacement à une société sclérosée, que ce modèle était Sparte et, qu'en définitive, il se faisait bien l'écho de ce que l'on pensait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Mais il ne faut pas oublier que si les Thébains ont échoué dans la prise de Sparte, ils furent, sitôt après, vainqueurs à Mantinée. L'abbé Barthélemy présente les choses de manière assez particulière : son récit ne permet pas de savoir qui, des Thébains ou des Spartiates, est victorieux³⁷. Il faut attendre la mise en

³⁵ Inconnu des dictionnaires, pas cité par les révolutionnaires français.

³⁶ *Le voyage...*, T. II, p. 256.

³⁷ *Idem*, pp. 257-258.

scène d'Epaminondas, blessé, pour que l'on sache que les Thébains sont victorieux. N'y a-t-il pas là une procédé littéraire délibéré chez notre auteur : vertueuse, Sparte ne peut pas être écrasée car ce serait un désaveu de sa nature ; en revanche, seul l'exploit personnel d'un guerrier d'exception peut triompher de la vertu spartiate et renverser le cours des événements. C'est-à-dire, si l'on pousse l'analyse, que Sparte présente des vertus mais ne constitue pas un modèle de remplacement en soi, contrairement à la présentation qu'en feront les Montagnards quelques années plus tard.

Nous sommes donc bien en présence de la première fonction de l'idéologie : l'expression de valeurs nouvelles.

En revanche, l'enseignement que l'on peut tirer du portrait de Phocion est d'une autre portée. Anacharsis rappelle : « Je le trouvais toujours différent des autres hommes, mais toujours semblable à lui-même. Lorsque je me sentais découragé à l'aspect de tant d'injustices et d'horreurs qui dégradent l'humanité, j'allais respirer un moment auprès de lui, et je revenais plus tranquille et plus vertueux »³⁸. Ce qu'apporte Phocion, c'est une alternative à la violence : certes il appartient au parti aristocratique, certes il a été élu quarante-cinq fois stratège, c'est un vaillant soldat, mais un farouche défenseur de la paix et son opposition à Démosthènes, lui partisan de la guerre, est demeurée célèbre. De plus, il s'agit d'un homme simple : tandis qu'Anacharsis est témoin de cette image de simplicité que ses contemporains accordent à Phocion³⁹ et qu'il court chez l'intéressé pour la lui rapporter, il le trouve « tirant de l'eau de son puits »⁴⁰. Rien d'étonnant à ce que les révolutionnaires reprennent ce portrait quasiment trait pour trait.

Ici, c'est bien en présence de la deuxième fonction de l'idéologie que nous nous trouvons, celle qui explique le monde. La régénération ne se fera que grâce au triomphe de valeurs nouvelles, antithèses abolues à la société épuisée de richesses d'un XVIII^e siècle à l'agonie.

³⁸ *Idem*, T. VIII, p. 345.

³⁹ « J'assistai hier à la représentation d'une nouvelle tragédie, qui fut tout-à-coup interrompue. Celui qui jouait le rôle de la reine refusait de paraître parce qu'il n'avait pas un cortège assez nombreux. Comme les spectateurs s'impacientaient, l'entrepreneur Mélanthius poussa l'acteur jusqu'au milieu de la scène, en s'écriant : "Tu me demandes plusieurs suivantes, et la femme de Phocion n'en a qu'une, quand elle se montre dans les rues d'Athènes" ! », *Le voyage...*, T. VIII, p. 346.

⁴⁰ *Op. loc. cit.*

Est-ce à dire que les hommes du XVIII^{ème} siècle n'ont plus rien à faire après avoir constaté que leurs grands ancêtres les surpassaient en mérites ? Cela n'aurait pas de sens. Au contraire, mais conformément à une habitude mentale bien éprouvée à l'époque des Lumières, les intellectuels pensent qu'il leur faut agir en conformité avec les leçons tirées des anciens. Cela tient à deux facteurs : d'une part au fait qu'ils ont su secouer le joug des idéologies obscurantistes (Eglise et monarchie absolue, essentiellement) qui maintenaient les peuples dans un état d'avilissement, d'autre part au fait que l'Histoire possède un sens et que l'Humanité, entrée dans sa maturité, impose de renverser ce qui n'a que trop duré.

Faisant cela, l'abbé Barthélemy participe bien de cette antiquité vécue comme une idéologie, mais à ce niveau de l'analyse nous entrons dans la troisième fonction de l'idéologie : la conquête du pouvoir. Certes, l'abbé n'est pas un poliorcète, mais une fois achevée la lecture de son œuvre, il ne reste plus qu'à agir pour être digne de cette leçon, par exemple : « Les Grecs adoptèrent partout le gouvernement monarchique, parce que ceux qui les policèrent n'en connaissaient pas d'autres ; parce qu'il est plus aisé de suivre les volontés d'un seul homme, que celles de plusieurs chefs ; et que l'idée d'obéir et de commander tout à la fois, d'être en même temps sujet et souverain, suppose trop de lumières et de combinaisons, pour être aperçue dans l'enfance des peuples »⁴¹.

Le fait de rendre compte de la guerre dans son *Voyage* permet donc à l'abbé Barthélemy de développer en filigrane une idéologie opposée au système de la monarchie absolue finissante⁴², ce qui explique l'utilisation que les révolutionnaires feront de son texte.

Pourrait-on, enfin, dire que *Le voyage du jeune Anacharsis* constitue une utopie⁴³ ?

Certains auteurs⁴⁴ font du *Voyage* une utopie qu'ils rangent dans la lignée de Thomas More. Cette filiation nous semble discutable, dans la

⁴¹ *Op. cit.*, T. I, p. 51.

⁴² Cf. *supra*, pp. 123-126.

⁴³ Robert : « Vx. Pays imaginaire où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux. Par ext. : idéal, vue politique ou sociale qui ne tient pas compte de la réalité et apparaît comme chimérique. »

mesure où l'utopie suppose un urbanisme, un ordre social et un ordre économique ; toute utopie est en effet d'essence très matérialiste : il s'agit moins de proposer une alternative réfléchie, prenant assise sur des explications théoriques, que d'imaginer, par projection, un monde différent pour lequel on prévoit jusqu'aux plus humbles détails d'organisation. L'utopie se présente, selon nous, comme le paroxysme du système manichéen inégalitaire, en ce sens qu'elle offre un monde parfait, intangible et inaltérable, duquel toute idée d'espace et de temps se trouve abolie, donc toute possibilité d'évolution exclue. Mais un tel monde, à l'évidence contraire à ce qu'est la vie, essentiellement mouvante, incertaine et la plupart du temps erratique, n'a aucune chance de se montrer crédible pour qui veut remettre en cause la société dans laquelle il évolue. Et de fait, chez l'abbé Barthélemy, on ne rencontre aucune trace de monde utopique, même si la Grèce qu'il dépeint et dont il rêvait sans doute, est, sous bien des aspects, idéalisée ; mais cela ne signifie pas qu'il y voyait une utopie.

Ainsi, la façon qu'il a de présenter la maison de Phocion⁴⁵ ne peut en rien se rapprocher de l'organisation architecturale d'*Utopia* ; pour que l'on pût avancer cela, il faudrait pouvoir démontrer que sa présentation des monuments, de manière générale dans son récit, constitue une mise en scène de l'espace public⁴⁶. Il se borne, dans le cas présent, et comme souvent, à reprendre ce que Plutarque décrivait⁴⁷. Quant à sa vision des amphictyonies, on ne peut pas dire qu'elle soit utopique. Voici ce qu'il écrit : « A quelques stades des Thermopyles, nous trouvâmes le petit bourg d'Anthéla, célèbre par un temple de Cérès, et par l'assemblée des Amphictyons qui s'y tient tous les ans. Cette diète serait la plus utile, et par conséquent la plus belle des institutions, si les motifs d'humanité qui la firent établir, n'étaient forcés de céder aux passions de ceux qui gouvernent les peuples. Suivant les uns, Amphictyon qui régnait aux environs, en fut l'auteur ; suivant d'autres, ce fut Acrisius, roi d'Argos. Ce qui paraît certain, c'est que, dans les tems les plus

44 C'est le cas de Marcel Prélot et Georges Lescuyer dans leur manuel d'*Histoire des idées politiques* (Paris, Dalloz, 1990, 10^{ème} éd., p. 280).

45 Anacharsis dit qu'il ne fit qu'entrevoir Epaminondas et Timoléon, mais qu'il a mieux connu Phocion dans sa « petite maison » du quartier du Mélite.

46 Nous n'avons certes pas fait cette recherche pour le présent travail, mais nous pouvons dire que, dans l'état actuel de nos investigations, tel ne semble pas être le cas : il présente ces monuments de manière glorieuse lorsqu'il y a lieu, mais non pas idéale.

47 Il se montre, néanmoins, plus succinct que Plutarque, pour qui : « L'on voit encore aujourd'hui au quartier de Mélite la maison de Phocion lambrissée de lames de cuivre, mais au demeurant fort simple et sans aucune superfluité. » (Vie de Phocion - XXVII ; Plutarque, *op. cit.*, T. II, p. 506).

reculés, douze nations du nord de la Grèce, telles que les Doriens, les Ioniens, les Phociens, les Béotiens, les Thessaliens etc. formèrent une confédération, pour prévenir les maux que la guerre entraîne à sa suite. Il fut réglé qu'elles enverraient tous les ans des députés à Delphes ; que les attentats commis contre le temple d'Apollon qui avait reçu leurs sermens, et tous ceux qui sont contraires au droit des gens dont ils devaient être les défenseurs, seraient déferés à cette assemblée ; que chacune des douze nations aurait deux suffrages à donner par ses députés, et s'engageait à faire exécuter les décrets de ce tribunal auguste »⁴⁸. La remarque selon laquelle cette institution est ruinée par les « passions de ceux qui gouvernent les peuples » est à l'opposé d'une notation utopique ; elle se présente en revanche fort bien comme un référent vers lequel on peut tendre en le prenant comme modèle et que l'on doit dépasser dans l'action contemporaine. C'est-à-dire que l'exemple des amphycyonies, moyen destiné à obvier la guerre, témoigne une fois encore de la nature idéologique de l'emprunt à l'antiquité.

Au demeurant, dira-t-on, la guerre est parfois dénoncée en tant que telle dans le récit ; ainsi quand il mentionne le retour catastrophique pour la plupart des héros de la guerre de Troie⁴⁹. Faut-il voir là une dénonciation, de nature utopique, des horreurs de la guerre ? Sans doute pas. On notera dans cette remarque, assez isolée dans l'œuvre, une dénonciation chrétienne de la violence et, partant, de la guerre. Dans le monde d'utopie, hors de l'espace et du temps, la guerre n'a pas lieu de figurer : *Utopia*, construite sur une île, se trouve *de facto* protégée de tout contact avec l'extérieur ; si l'on propose en revanche d'agencer un monde d'hommes, soumis aux passions humaines, on peut mettre en avant un idéal de paix. La fragilité engendrée par la guerre se présente dès lors comme une erreur à éviter. Et même si l'abbé Barthélemy sait bien que cela n'est pas entièrement possible, il reste à ses yeux une possibilité de transcender la guerre : faire du guerrier transfiguré par la victoire un homme nouveau. C'est de cette manière qu'on peut lire le passage suivant à propos des tombeaux des soldats : « On ne peut faire un pas sans fouler la cendre d'un héros, ou d'une victime immolée à la patrie. Les soldats qui revenaient du Péloponèse, et qui avaient accompagné le convoi, erraient au milieu de ces monumens funèbres : ils se montraient les uns aux autres les noms de leurs aïeux, de leurs pères, et semblaient jouir d'avance des

⁴⁸ *Le voyage...*, T. III, p. 301.

⁴⁹ « Ces horreurs multipliées alors dans presque tous les cantons de la Grèce... devraient instruire les rois et les peuples, et leur faire redouter jusqu'à la victoire même », cf. *supra*, note 7.

Jacques Bouineau

honneurs qu'on rendrait un jour à leur mémoire »⁵⁰. Le soldat victorieux, qu'il soit vivant ou mort après avoir été « immolé à la patrie » se présente comme un homme régénéré, ennemi de toute ostentation, de tout luxe corrupteur, vertueux par essence et par destination⁵¹ ; il préfigure celui que, peu après, les révolutionnaires établiront comme pivot de leur vie politique : le citoyen.

Jacques BOUINEAU
*coordonnateur de la filière française de droit
à l'Université du Caire*

⁵⁰ *Op. cit.*, T. II, p. 262.

⁵¹ Révélatrice est à ce titre la dernière phrase du *Voyage* : « Dans ma jeunesse, je cherchai le bonheur chez les nations éclairées ; dans un âge plus avancé, j'ai trouvé le repos chez un peuple qui ne connaît que les biens de la nature », v. *supra*, note 6.